

Chers frères et sœurs,

si nous voulons pleinement fêter la Réforme ce dimanche, il ne nous faut pas seulement nous remémorer notre histoire et rendre grâce à Dieu pour le chemin parcouru mais aussi, -- **et c'est peut-être plus difficile** -- ouvrir nos cœurs à sa Parole et envisager la Réforme pour nous et pour notre Eglise, aujourd'hui.

En effet, la Réforme n'est pas cantonnée au mouvement initié par Luther et Calvin mais elle est une exigence de Dieu pour son peuple à toutes les époques, en tous lieux et pour chaque génération.

Dans l'ancien testament, nous lisons l'histoire de Josias, le roi de Juda, qui a dû réformer le culte israélite. Et jusque dans le livre de l'apocalypse, nous entendons encore l'appel à la réforme adressé à l'Eglise de Sardes.

« Réveille-toi, affermis ce qui reste et qui est près de mourir. »

Nous lisons aussi les appels à la réforme de Moïse, des Juges, des Prophètes, de Jean-Baptiste, de Jésus lui-même ou de Paul : partout dans la Bible nous trouvons cet appel. Partout et toujours, Dieu appelle son peuple à se remettre en question, à se réformer, à se convertir davantage à Lui.

N'avons-nous pas parmi les devises qui nous sont chères celle-ci :

Ecclesia semper reformanda qui signifie l'Eglise est toujours à réformer

Alors chère Eglise, es-tu prête à te laisser déplacer, réformer, convertir à nouveau ?

La prédication, la proclamation de la Parole, est une invitation à la réflexion mais aussi et surtout une invitation à l'**introspection**, pour vous comme pour moi !

Cette histoire aujourd'hui va nous y aider.

(Une première question :

Qu'est-ce qu'être croyant ? à quoi reconnaît-on un croyant ?

(Laisser répondre)

C'est prier ...!)

Jésus raconte une parabole qui met en scène deux personnes en prière.

Premier personnage :

Le pharisien qui était sans doute quelqu'un de très bien, de très respecté, un homme intelligent, instruit, religieux, issu certainement d'une famille pieuse sur plusieurs générations — héritage qui parfois laisse supposer que la foi est une affaire de patrimoine.

Il est incontestablement exemplaire.

Exemplaire au point qu'il serait difficile, même pour lui, de ne pas le savoir.

Et pourtant, sa prière n'a pas été exaucée : il n'a pas été justifié, malgré toutes ses bonnes actions.

Une question à laquelle nous pouvons répondre dans le secret de notre cœur :

Est-ce que, moi aussi, je crois que ma justice dépend exclusivement de mes bonnes oeuvres, de mon CV ou de mes ancêtres ? (...)

Deuxième personnage :

Le publicain, lui, ne pouvait pas se vanter des vertus du pharisien.

En tant que collecteur d'impôts, il était non seulement un traître au service de l'occupant romain, mais aussi probablement un homme qui profitait de son métier pour arrondir ses fins de mois.

Aujourd'hui, il pourrait nous faire penser à certains personnages publics qui brillent par leur prestance jusqu'à ce qu'ils soient poursuivis pour abus de bien sociaux, détournements ou corruption... Simplement, à l'époque, c'était légal, aujourd'hui, ils vont en prison.

Ses péchés auraient pu l'isoler dans l'égoïsme, le rendre indifférent à Dieu.

Mais ce n'est pas ce que nous lisons.

Qu'est-ce qui a bien pu l'encourager à monter prier au Temple ?

Eh bien, ce sont précisément ses péchés qui l'ont poussé à se rendre devant Dieu.

Il prend conscience de son péché et il reconnaît son besoin de miséricorde.

Dans cette parabole, Jésus nous présente donc : deux types de croyants, légèrement caricaturés.

Le pharisien, orgueilleux, qui utilise ses oeuvres pour se conforter lui-même et le publicain, peu recommandable qui est dans une position d'humilité.

Les récits présentant deux personnages décrivent souvent deux faces de nous-mêmes :

Nous sommes parfois pharisien, parfois publicain.

Alors regardons-nous de plus près.

Donc deux hommes montent au temple pour prier. Cela nous ressemble déjà un peu !

Le pharisien prie debout.

Luc glisse ici un détail savoureux dans le grec.

Le texte grec précise qu'il est debout... et qu'il prie πρὸς ἑαυτόν (pros héauton).

Cette expression peut se traduire de deux manières :

Il prie « en lui-même », silencieusement.

Ou bien, il prie « pour lui-même », une prière dont il est le destinataire, centrée sur lui.

Le grec permet les deux traductions, à choisir selon le contexte.

Luc choisit cette ambiguïté grammaticale et ironique :

le pharisien semble prier Dieu, mais en réalité, il prie vers lui-même.

Il est l'objet de sa propre louange.

« Ô Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme le reste des hommes... »

Entendez-vous cela, l'homme comparait devant Dieu, et voilà qu'il se compare, et qu'il fait comparaître les autres !

Ne **nous** arrive-t-il pas de remercier Dieu de ne pas être comme les non-croyants ou pire de ne pas être comme les pratiquants des autres Églises ?

Je **nous** laisse répondre dans le secret de nos cœurs.

L'orgueil ce n'est pas de reconnaître nos qualités et nos forces ;

C'est de se croire meilleur que les autres, de penser détenir la Vérité, de se penser juste devant Dieu lui-même.

Voilà le danger que pointe Jésus, celui d'une religiosité qui servirait à renforcer l'image que nous avons de nous-même.

Alors, toute réforme devient alors impossible.

Et c'est sur ce point que le collecteur d'impôts est différent.

Le publicain, contrairement au pharisien, vient humblement devant Dieu.

Il n'apporte rien, sinon sa faute et son silence.

Il s'excuse presque de demander pardon d'être ce qu'il est.

Il demande à Dieu d'être apaisé envers lui, de lui faire grâce.

(Sa prière tient en un cri — **Kyrie eleison** (KIR-i-é é-lé-i-son), Seigneur, prends pitié.)

Le texte précise qu'il n'ose pas lever les yeux.

Ce regard baissé n'est pas celui de la suffisance, mais celui de la révérence et de la reconnaissance : la reconnaissance de son péché, et de la miséricorde qui seule peut le relever.

Ne sommes-nous pas aussi parfois cet homme là ? Oui, bien sûr ...

Il est là conscient qu'il y a à changer quelque chose dans sa vie.

Il est là pour que Dieu fasse la lumière sur ce qu'il y a à réformer en lui.

**Etre croyant, c'est certainement être parfois un peu pharisien
mais surtout c'est oser le chemin du publicain.**

Il retourne chez lui justifié, pardonné.

Parce que dans une attitude d'humilité, il fut capable d'accueillir le pardon de Dieu.

Ce pardon, c'est ce qui le sort de son égoïsme et l'ouvre à l'altérité.

C'est quand je suis faible que j'accueille l'aide extérieure, que je deviens fort, pour paraphraser l'apôtre Paul.

Que nous dit ce texte pour nous ce matin ?

La semaine dernière, je vous disais que lorsque nous prenons Dieu pour un juge sévère, nous passons à côté de la grâce offerte.

Mais à l'inverse, nous pouvons tellement insister sur la grâce offerte,
être si convaincus que Dieu nous aime gratuitement et à l'infini,
que nous finissons par le transformer en Dieu inoffensif,
en père complaisant qui excuse tout,
en Dieu de confort qui bénit nos habitudes et cautionne nos certitudes.

Et peu à peu, sa grâce devient une sorte d'anesthésie spirituelle :
elle endort notre conscience.

Alors, plus rien ne peut nous être demandé,
plus rien ne peut nous déplacer, nous réformer, nous convertir.

Ce que Bonhoeffer appelait si justement la « **grâce à bon marché** ».

Le publicain, ici, est un modèle : il monte au temple pour descendre en lui-même.

Nous avançons souvent en évitant une confrontation profonde et vraie avec nous-mêmes.

Mais vient un moment où il nous faut atteindre cette vérité intérieure —

et alors, Dieu peut nous faire grâce et nous restaurer.

En ce jour, célébrer la Réforme pour flatter notre identité protestante serait **un triste miroir du pharisien**, si nous ne prenons pas le chemin d'une rencontre vraie avec le Christ notre Seigneur.

Le Christ qui vient nous chercher dans la vérité de nos vies,

où il y a souvent besoin de restauration, de guérison, de transformation, et parfois de conversion et de pardon.

Se réclamer de la Réforme n'a aucun sens si cela ne nous rend pas réformables, malléables dans la main de l'amour et de la grâce de Dieu.

C'est cela, être croyant :

faire confiance au Christ,

dire oui à ce qu'il incarne,

oui à la grâce qui justifie et pardonne,

oui à la grâce inconditionnelle et universelle qui dépasse nos discours et nos chapelles.

Être croyant, selon ces versets,

c'est aussi accepter de se **connaître** vraiment,

de reconnaître notre humanité vulnérable,

d'oser un pas vers Lui.

Par ce mouvement hors de nous-mêmes,

coram Deo, devant Dieu,

Dieu déverse sur nous sa grâce et sa paix,

pour nous justifier

aujourd'hui et pour toujours.

Amen

